

L'ARGOT BAMBARA : UNE PREMIERE APPROCHE

Gérard DUMESTRE

Phénomène quotidien des rues et des cours des grandes villes, l'argot bambara n'a à notre connaissance fait l'objet d'aucune étude à ce jour. Mieux même, la "langue verte" qui fleurit dans les conversations autour du thé, dans les taxis et les écoles, n'a laissé aucune trace dans les lexiques et les dictionnaires, qu'ils soient anciens ou récents. Il s'agit, c'est vrai, d'un vocabulaire anormal, fluctuant, constitué de "bric et de broc", souvent grossier, utilisé en situation -comme code de connivence- essentiellement par des jeunes (surtout les garçons ?). En cela il constitue une manifestation marginale du langage, une sorte de pied-de-nez à la langue sérieuse qu'il contrefait, trafique, travestit et sabote. Bricolage linguistique comme le Français populaire d'Abidjan, il se distingue de ce dernier en ce qu'il n'a pas de syntaxe propre ; parler ludique et cryptique comme le ngósorokan (le "javanais" bambara), il se distingue de lui en ce que seul le vocabulaire est codé : l'argot bambara est - et n'est qu' - un vocabulaire.

Le corpus sur lequel nous travaillons comprend environ 300 termes ou expressions, soit recueillis dans des conversations libres ou au cours de séances avec des informateurs (certains de nos informateurs les ayant eux-mêmes parfois collectés dans les groupes qu'ils fréquentaient) soit, mais pour

une faible part, relevés dans des textes écrits (bandes dessinées de kòtè par exemple). L'argot étant surtout un lexique disponible "jaillissant" en situation, il n'est pas aisé de constituer un corpus, dès lors qu'on a recensé les quelques dizaines de termes connus de tous, dont une partie d'ailleurs, par un juste retour des choses, se trouve contaminer le français parlé au Mali.

Il est intéressant à cet égard de consulter l'"Inventaire des particularités lexicales du français du Mali" (1). Sur un total d'environ 1200 entrées, à peu près 15 % sont des termes bambara (ou des transits par le bambara). A côté de beaucoup d'autres mots d'usage "neutre", on trouve des items, considérés comme argotiques à la fois en français et en bambara : gadi "copine", yayoroba "femme corpulente"... Le bambara ayant lui aussi emprunté au "français de la rue" (directement ou par calque), on peut dire que l'argot constitue une sorte de zone de convergence entre les deux langues, ce que conforte d'ailleurs l'existence de nombreuses expressions mixtes : bálofor "bonne nourriture" (bálo + fort), dúbuluyu "super-flic" (double + yú "flic"), súrakatakisi "sandale en peau" (súra "maure + taxi), síntoronbilen "chéchia de couleur rouge" (citron + bilen "rouge")...

Une difficulté importante dans le recensement des termes argotiques réside en ceci que certains mots peuvent être consi-

dérés comme appartenant ou non à la langue verte. Nous dirons qu'un terme (ou une acception d'un terme) devra pour être argotique, répondre aux deux critères suivants : a) être utilisé parallèlement à un terme non-marqué, neutre ; b) appartenir à un niveau de langue tel qu'il ne puisse être utilisé dans le langage usuel d'un adulte sans "choquer". Ainsi jé (de jé "blanc") "flic" répond-il aux deux critères : il a pour correspondant neutre wári "argent", et ne peut être utilisé que par un jeune : la phrase jé té ñ fè "j'ai pas un rond" ne pourrait être prononcée par une personne d'âge mûr sans surprendre et même offusquer ses interlocuteurs. Ces deux critères permettent d'éliminer de notre corpus :

- les mots que par bienséance on n'utilise guère, par exemple les termes désignant certaines parties du corps ;
- les injures proprement dites, certes à éviter, mais qui par définition sont violentes, choquantes et utilisées comme telles ;
- les termes plaisants (dúrunin "taxi populaire", bàabi "2 CV") dont l'usage est permis à chacun ; la frontière qui sépare ces termes de l'argot est cependant fort mince.

Ce qui apparaît nettement dès qu'on aborde l'argot bambara, c'est la connotation généralement humoristique, irrévérencieuse, comique des termes utilisés, quelle que soit leur origine. Et c'est en dernière analyse cet aspect ludique qui permet souvent, dans les cas où les autres critères sont insuffisants, de trancher : l'argot bambara, avant tout, fait rire.

(1) AELIA-CNRS Inventaire des particularités lexicales au Mali. Nice, Groupe de Travail IFM de l'AELIA, 1982.

Les procédés de création lexicale (emprunt, modifications de la forme ou du sens de termes non-marqués) répondent à un principe de base, celui du "travestissement" : comme à carnaval, où l'on se déguise autant pour s'amuser que pour n'être point reconnu, la langue verte habille la langue sérieuse, de manière comique et afin que le sens, sous des oripeaux nouveaux et plaisants, ne puisse plus y être identifié.

Si l'emprunt n'est pas - loin de là - spécifique de l'argot - il y est particulièrement bien représenté. Cependant, rares sont les termes utilisés tels quels le codage étant trop faible, surtout lorsqu'il s'agit d'un emprunt à une langue aussi transparente que le français. C'est la raison pour laquelle, soit le terme emprunté est déjà codé: gôrobone, (de "gros-bonnet") pour "personnage important", pônyo (de "pognon") pour "argent", soit le mot subit des codages supplémentaires visant à le rendre méconnaissable.

Nous examinerons en premier lieu les procédés créatifs ayant trait à la forme. Le plus simple est la troncation, telle qu'elle apparaît dans les exemples suivants :

| | |
|------|--|
| cáp | (du sénoufo <u>capalo</u> "bière de mil") |
| kí | (du bambara <u>kíra</u> "prophète") |
| ján | (d'une langue ivoirienne <u>jantra</u> "prostituée") |
| máya | (du français <u>magnétophone</u>) |
| yá | (du wolof <u>yanba</u> "chanvre indien") |
| kón | (du français <u>contre</u>) |

Il s'agit là du cas le plus fréquent de troncation, pour lequel la ou les premières syllabes se maintiennent ; on

remarque des origines diverses, mais surtout étrangères. Un cas intéressant du même type est constitué par dú, de dùte (du français "du thé") et par zá / záf (de "les affaires") qu'on peut traduire par "business". Dans ces deux cas, il y a "cuir" à partir d'une forme amalgamée (dyte → dy → du ; lezafer → za), ce qui rend le terme méconnaissable. [1]

Les cas de troncation par maintien de la syllabe terminale apparaissent plus rarement ; le cas le plus net est lèn (de "malin") dans l'expression calquée sur le français "faire le malin" (kà.lèn.ké). Notons aussi lúga "alcool" (lalkol → laluga → luga) pour lequel apparaît une double troncation, et sásonin "margouillat femelle" (de básamusonin) pour lequel là encore la troncation est complexe.

Signalons enfin que ce même procédé est à l'origine du terme grén, qui désigne les cercles d'amis se réunissant autour du thé ; il apparaît en effet que le terme proviendrait de "Gringoire", nom d'un journal des années 1930. Ici, comme pour lèn ou lúga, le terme s'est totalement affranchi de son étymologie, que la plupart des locuteurs bambara ignorent.

Rares sont les créations pures et simples ; rares également les créations onomatopéiques, comme pôpo "motocyclette". Souvent, cependant, les termes d'origine inconnue ou incertaine ont une forme idéophonique :

[1] A noter le changement tonal : dùte → dú.

| | | | |
|---------|--------------------------------|----------|-----------------------------|
| péceke | "argent" | céncegen | "dans les vaps" (drogue) |
| pó | "humiliation" | cáfe | "se séparer" |
| Ʒo | "unité de 5 francs" | Jéjeje | "sauvage" |
| púcako | "Franc malien" | pápaga | "argent" (au négatif) |
| zép | "en pleine forme" | déyi | "se droguer" |
| búdubés | "petite femme bien potelée" | zó | "corsé" |

On retrouve pour tous ces éléments une ou plusieurs anomalies phonétiques caractéristiques des idéophones : finale consonantique, occurrence d'un phonème rare (z) ou même totalement allogène (Ʒ), consonne sourde intervocalique...

D'une manière plus générale, ces anomalies apparaissent fréquemment dans les termes argotiques, quelle qu'en soit l'origine :

| | | | |
|-------|-------------------------------------|-----------|------------|
| búlfá | "commentaires sur la nourriture" | kápote | "capoter" |
| bũcɔ | "nourriture" | pórcɔpita | "garde" |
| drà | "con" | bòrodada | "don-juan" |
| gónas | "copine" | píya | "argent" |

Ces "écarts" sont autant d'éléments qui renforcent le côté marginal et ludique des termes argotiques. Ainsi, contrairement à l'usage courant, qui veut que les emprunts au français se coulent dans le moule phonique du bambara, les mots de la langue verte conservent leurs particularismes exotiques qui les rendent à la fois étranges et plaisants. La conséquence en est que certains traits marginaux tendent à s'intégrer, qu'il s'agisse d'agencement de phonèmes ou de phonèmes à proprement parler (sh, z, v...). Une autre conséquence est qu'un emprunt à consonance exotique a toute chance, s'il est à l'intérieur d'un champ sémantique propice, et s'il peut être utilisé au niveau de langue qui convient, d'être intégré au vocabulaire

populaire courant (ainsi "gargotte").

Nombreux sont les termes issus de la contamination de plusieurs autres, ou du métissage de mots d'origines totalement différentes. Ainsi blóku "draguer (une femme)" semble être dû à la fois à blófu "bluffer" et à un mot sonraï (?) : lóku ; lákuru "recrue, bleu", serait issu de "recrue" et de cákuru (terme utilisé par les griots), shóke "pénis" peut se rattacher à "choquer", "chaud" et kè "homme". Ces origines mêlées, faites de jeux de mots, de calembours, font partie intégrante de l'argot, qui prend à droite et à gauche, sans souci d'exactitude, pour constituer ce qui peut apparaître comme des "monstres" linguistiques ; ainsi les trois termes suivants, désignant une "fille" (ou "femme, "copine", "nénette", "nana"...) :

| | |
|----------------------|--|
| <u>mánes</u> | de l'anglais <u>man</u> "homme" auquel est accolé le suffixe à valeur de féminin <u>-esse</u> du français ; |
| <u>góna / gónash</u> | de l'argot bambara <u>gò/gó</u> "petit(e) ami(e)", avec l'influence du français "conasse" (et peut-être du bambara <u>ná</u> "mère" ?) ; |
| <u>súpunyas</u> | de l'argot bambara <u>súpu</u> , de même sens, (<u>súpu</u> venant d'ailleurs du français "soupe") auquel est accolé <u>nyás</u> adverbe expressif signifiant "liasse, beau" (?) avec peut-être l'influence de la terminaison <u>-asse</u> à valeur péjorative du français. |

De nombreux cas analogues sont attestés, qui forment autant de points d'interrogation (kárado "craven", kà fú tà "ficher le camp", kùsa "costard") mais pour lesquels on peut avancer l'hypothèse de confluences souterraines, d'attractions

paronymiques venant de termes français.

La dernière particularité à signaler pour ce qui concerne la forme est l'usage des conglomérés. Là encore, il ne s'agit pas d'une particularité de l'argot, mais d'une utilisation préférentielle ; en voici quelques exemples :

nà-n-k'i-ke (viens-que-je-te-fasse) "prostituée, fille facile"
 nà-n-ke (viens-me-faire) "prostituée, fille facile"
 wònin-na (au petit trou) "billet de 1000francs"
 kúra-saba (nouveau-trois) "chaussures en pneu"
 gòlo-be-n-sen-na (de la peau-est-sur-mon-pied) "militaire"
 sèn-té-ja (le pied-ne-s'ankylose) "femme à histoires"
 dǎ-be-n-bolo (j'en ai une) "voiture en mauvais état"
 sàba-dɔɔme (trois-cinq francs) "personne facilement corruptibles"
 tǎn-t'-a-sɔɔ (cinquante francs-ne-l'ont pas) "nouveau riche"
 Kadari-disi (la poitrine de Kadar) "to"
 kǎngɔ-be-n-na-bo-be-n-na (j'ai faim j'ai envie de déféquer) "enfant"

La seule traduction de ces termes suffit à montrer l'intention humoristique, irrévérencieuse ou moqueuse qui se cache sous ces dénominations. On a déjà noté ailleurs que la forme conglomérée était particulièrement apte, comme cristallisation sans altération d'une expression brute, à fournir des termes plaisants et imagés. Il n'y a entre ces derniers et l'argot qu'une différence de degré, parfois difficile à déterminer.

Ces termes argotiques formés par conglomérat sont le raccourci d'une histoire ou d'une situation, plus ou moins explicite, mais qui de toutes façons suscite ou renforce la connivence entre les interlocuteurs : le terme kúra-saba indique avec humour l'utilisation dernière des pneus d'une voiture :

d'abord pour le véhicule, puis pour la charette, enfin pour le marcheur désargenté... [trois fois tout neuf !] ; remarquons aussi "celui qu'on a pour trois fois rien" ["trois pour cinq francs"], distinct du personnage influent que "cinquante francs ne suffisent pas à acheter" ; et l'enfant, cet éternel recommencement de "j'ai faim" (et d'autres besoins élémentaires). Parmi les moins explicites (et pour cause !) des conglomérés, notons le terme wònin-ná (petit trou-au) qui désigne le billet de 1000 francs, qui provient de l'expression né bé tága wònin né "je vais au petit trou" (au petit coin, aux W.C. ou au guichet), expression utilisée par les policiers corrompus qui vérifient les pièces des véhicules et obligent les chauffeurs à glisser entre les pages du carnet le bakchich (en bambara súrɔfen "chose de nuit") que chacun feint de ne pas voir. On trouve dans ce terme la plupart des traits propres au mot d'argot : une forme anormale (ici un congloméré), un calque du français (petit coin - petit trou), un sens caché, un goût prononcé pour ce qui a trait au domaine scatologique ou sexuel, enfin une situation socio-linguistique propre à l'usage de l'argot (relations avec les "flios").

Parfois l'anecdote qui a servi de point de départ n'est plus connue de ceux qui emploient l'expression : ainsi pour "la poitrine de Kadar" qui désigne le "to", pour "la morve de Yakouba" (Yakuba núnji) qui renvoie à la "bouillie de mil", pour "l'oeil du petit oiseau" (kǎnɔnin nyéden), nom d'un plat de mil (láro). Notons encore tási-dɔɔnin "réfléchis un peu" (titre d'une chanson célèbre), terme ironique pour un type de chapeau d'homme.

Examinons à présent les modifications de sens créatrices de termes et d'expressions argotiques.

Le plus important est le glissement de sens d'un terme à un autre : par proximité du signifié comme pour nège (Fer) "argent", j̀ssi (Frotter) "rosser", k̀uru (plier) "échouer" ; avec "décalage" de sens comme pour j̀ele (hache) "véhicule en mauvais état", sége (potasse) "cigarette" ; par opposition de sens comme pour fàga (tuer) "manger", souvent à valeur provocatrice : mámutunin (petit Mahomet) "porc", m̀siri (mosquée) "bar", kéneyafuranin (petit remède pour la santé) "drogue". Dans ce même type, on remarquera l'occurrence de -dén "enfant", à valeur augmentative, qui se substitue à -ba (étymologiquement "mère") : wáriden "beaucoup d'argent" (au lieu de wáriba), nyéngoden "grand égoïste" (au lieu de nyéngoba).

Autre type de substitution couramment utilisée, la métonymie : généralement, le qualifiant remplace l'ensemble qualifié-qualifiant : m̀ganman "(fille) bien en chair", k̀ilifin "(homme) aux testicules noirs" (c'est-à-dire "costaud"), dákabana "(femme) exceptionnellement belle".

L'image est également un procédé très fréquent. Elle associe, dans les termes d'argot, deux mots dont la cooccurrence est inhabituelle : kà f́inye s̀an (acheter du vent) "ficher le camp", wárabadaji (bave de lion) "bière" (et parfois par extension toute boisson alcoolisée), f̀aligalaka (côte d'âne) "balefon". Il peut s'agir également d'une expression dont c'est la globalité qui fait image : "roue de charrette" (ẁotorosen) pour "beignet", "dire le prix de l'âne" (kà f̀ali dá f̀s) pour "dire une vérité cruelle", "pêcheur à la ligne" (dólendala) pour "coureur de jupons".

L'argot bambara utilise enfin l'emprunt et le calque de l'argot français, comme nous l'avons déjà mentionné ; en voici quelques exemples :

- sán "être sans un" (exemple : ń sánnen dòn "je suis sans un rond"),
tòn "tas" (pour désigner une personne corpulente - un gros tas),
jégebwati "boîte de sardines, boîte de conserve" (pour "came-lote", "pacotille"...))

Ces emprunts subissent parfois des modifications telles qu'il n'y a plus aucun lien sémantique entre l'usage en bambara et en français. Ainsi drà, qu'on trouve dans l'expression calquée du français à yé ń bila drà lá (il m'a mis dans de beaux draps) signifiant "il m'a bien eu", est utilisé, en dehors de ce contexte, soit avec le sens de "problème" (à béna drà wúli ń ná "il va me poser des problèmes"), soit avec celui de risque (drà b'á lá "c'est risqué") soit enfin avec celui de "con" (ò c̀enin yé drà dà yé sá "ce petit mec-là est vraiment un con"). De même sámáfu (du français "je m'en foud") désigne à Dougoukouna un vêtement féminin (type "camisole").

On ne sera pas surpris d'observer que l'argot bambara privilégie certains domaines, ni de constater que ces thèmes d'élection sont en gros pareils à ceux dans les autres langues : le sexe, l'argent, l'alcool, la police... Il est intéressant de noter que la totalité des thèmes appartient au monde moderne, par opposition au monde rural, traditionnel : l'argot bambara est le véhicule d'un certain nombre de valeurs tournées vers la modernité. Il a pour parallèle un certain style de vie,

propre aux jeunes gens, qui privilégie les modes occidentales, qu'il s'agisse des distractions, du vêtement, des techniques ou des relations sociales.

A mi-chemin entre l'argot et le style de vie, parce qu'il est un usage linguistique et en même temps le reflet d'une aspiration à un mode d'existence venu d'ailleurs, l'usage des surnoms révèle des traits identiques à celui de la langue verte. La simple énumération de quelques-uns des sobriquets entendus au hasard des rencontres montre des similitudes frappantes avec l'argot : Elvis, Dou, Brialy, Jack, Peter, Vié, El Grant, Carlos, Pecos, Jap, Walker, Baron, PDG, Johnny... : utilisation de formes tronquées (Dou pour Amadou, Jap pour Japonais), recherche de consonance, exotiques, emprunt, humour enfin, tel qu'il peut apparaître dans des surnoms comme "Princes Charmants" (nom que se donne un "grain" de Bamako) ou dans le passage de Kalifa à Kalif puis à ... Califourchon.

Remarquée par tous les auteurs, l'instabilité du langage vert constitue un trait caractéristique, que l'on retrouve attesté, au delà de l'argot, pour toutes les "marges linguistiques". Beaucoup de termes qui nous ont été fournis par des Bamakois d'un quartier sont inconnus dans un autre quartier. En dehors des quelques dizaines d'items reconnus partout (y compris dans les villages par la même génération de jeunes gens), les usages sont multiples et parfois contradictoires, les formes doubles, les synonymes y sont légion : comme en témoigne le corpus suivant, relatif à un sème particulièrement riche, et que nous donnons pour conclure cet aperçu :

(avoir des) relations sexuelles (avec une femme) : équivalent bambara de l'argot fr. "baïser" ; termes neutres en bambara : jà et sòmi.

búlòbulo * (N)

dísi cì (Fendre la poitrine)

jàba (également N : "oignon", d'où "sexe féminin" et exp.

jàba ci

jàge * (N)

jí bòn (verser l'eau)

jù ké (faire le cul)

fàra bó...lá (retirer la peau de...)

gòlo gòsi (frapper la peau)

kéli (N : de ké "faire")

kó kùmun bó (VN réfléchi : s'enlever les courbatures du dos)

kómi (= faire un mouvement d'arrière en avant)

kóte (≠ kòte "escargot", "danse"...)

làtu ké (faire "l'atout")

mìn (= boire)

mìne (= attraper)

mùguli (N : de mùgu "déboîter")

múnun (= tourner)

nùgani *

nyúfe (terme recueilli à Dougoukoune)

céci (= traverser de part en part)

(Note : Les termes suivis d'une * ont été recueillis à Bamako, mais sont susceptibles d'être éventuellement des termes de l'Ouest.)